



HAL
open science

Le passage à l'échelle urbaine : Héliopolis et ses mythes

Pascal Garret

► **To cite this version:**

Pascal Garret. Le passage à l'échelle urbaine : Héliopolis et ses mythes. Le Caire – Alexandrie. Architecture européenne : 1850-1950, Institut Français d'Archéologie Orientale - Le Caire, pp.109-120, 2001, Etudes urbaines. halshs-00125829

HAL Id: halshs-00125829

<https://shs.hal.science/halshs-00125829>

Submitted on 22 Jan 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pascal Garret, "Le passage à l'échelle urbaine : Héliopolis et ses mythes", in *Le Caire - Alexandrie. Architecture européenne : 1850-1950*, sous la direction de Mercedes Volait, 2001, Le Caire, Institut Français d'Archéologie Orientale, collection études urbaines, pp. 109-120.

Pascal Garret

Le passage à l'échelle urbaine : Héliopolis et ses mythes

Aujourd'hui simple banlieue du Caire parmi d'autres, Héliopolis est au centre d'un double débat, l'un centré autour de la patrimonialisation d'édifices ou de quartiers construits au Caire à la fin du XIX^{ème} et durant la première moitié du XX^{ème} siècle¹, l'autre au sein d'un questionnement sur le "comment bien faire la ville" et pour lequel elle est parfois citée en exemple à suivre². Ces deux discussions sont néanmoins interdépendantes car, dans ce cas précis, les représentations idéalisées et nostalgiques d'Héliopolis qui prévalent actuellement³ participent à la construction de ce qu'était cette ville en archétype de ville idéale.

Alors que les discours contemporains sur l'Héliopolis d'autrefois se focalisent souvent sur ses architectures remarquables (au sens littéral du terme) et puisque cette ville fut conçue comme un tout, il s'agit ici de passer *a contrario* à l'échelle urbaine pour montrer que le projet d'Héliopolis peut être vu dans sa globalité sous un autre jour, moins passionnel et, peut-être, plus proche de ses réalités.

Toutefois, le propos de cet article n'est pas de faire appel à l'exemple d'Héliopolis pour en (ré)écrire l'histoire, sa "genèse" étant déjà fort bien connue⁴, mais de déconstruire les mythes qui peuvent parfois l'entourer pour tenter de mieux comprendre leurs raisons d'être, les enjeux qu'ils sous-tendent.

Maîtriser la ville

La ville d'Héliopolis est le fruit des rêves d'un grand industriel belge égyptomane, le baron Edouard Empain, qui décide en 1905 de bâtir une ville de toutes pièces, non

1 En ont témoigné, par exemple, les prises de position d'une partie du public lors du débat de clôture du colloque "Un siècle d'architectures savantes en Égypte (1850-1950)".

2 Et notamment par le propre petit-fils du créateur d'Héliopolis. "Je veux créer une ville qui ait une âme", propos d'Edouard-Jean Empain recueillis par Magda Barsoum et Ahmed Loufti, *Al-Ahram Hebdo*, hebdomadaire égyptien francophone, Le Caire, 7-13 octobre 1998, p. 30.

3 Il s'agit de discours relevés de manière récurrente dans la presse locale mais également au cours d'entretiens réalisés avec des résidents d'Héliopolis lors d'une étude sur les travaux réalisés au Caire par l'architecte Alexandre Marcel, effectuée en 1994 et 1995 par moi-même pour le compte du Laboratoire Architecture Anthropologie de l'École d'Architecture de Paris La Villette.

4 Voir à ce propos les travaux de Robert Ilbert, *Héliopolis. 1905-1922, genèse d'une ville*, Thèse de doctorat de 3ème cycle soutenue en 1979, Marseille, Editions du CNRS, 1982.

loin du Caire. Bien qu'il fasse appel aux compétences d'acteurs de la scène égyptienne d'alors, dont l'Égyptien Boghos Nubar pacha et l'Anglais Sir Reginald Oakes, pour leurs influences respectives auprès du khédivé égyptien et du secrétaire d'Etat anglais, ainsi que le Belge Ernest Jaspar et le Français Alexandre Marcel, pour leurs talents d'architectes, cette répartition de responsabilités et d'actes n'est en rien un partage des pouvoirs et le baron prend soin de garder un contrôle total sur la *Heliopolis Oasis Company*⁵. Cette société est spécifiquement créée en 1906 en vue de bâtir et gérer la nouvelle cité sur quelque 2500 hectares de désert cédés en toute propriété en 1905 par le gouvernement égyptien à Edouard Empain et à Boghos pacha. L'entreprise qu'ils lancent alors est bien plus qu'une simple opération de lotissement, une viabilisation de parcelles en vue de les vendre avec plus-value à des particuliers, car il s'agit d'un projet global de création *ex nihilo* d'une ville qui, de plus, est entièrement le fait d'une entreprise privée⁶.

Ainsi, par ce passage à l'échelle urbaine dans l'acte de bâtir, un entrepreneur privé obtiendrait des prérogatives qu'il ne peut prétendre avoir à l'échelle de l'architecture, celles de maîtriser entièrement la forme qu'il compte donner à cette ville, maîtrise qui serait d'autant plus forte dans cet exemple que le site d'Héliopolis est désertique et que les seules "contraintes" ou "lois" à respecter sont celles que son propre promoteur se fixe⁷.

"Transformer le désert d'Héliopolis en un site enchanteur"⁸...ou rémunérateur ?

La ville d'Héliopolis est située à une vingtaine de kilomètres au Nord-Est du Caire en un emplacement dont le choix s'explique aisément par la proximité d'une ancienne ligne de chemin de fer qui permet de le relier directement au Caire⁹ et par le climat agréable de ce plateau qui domine la vallée du Nil, échappant ainsi à l'humidité du fleuve tout en profitant des vents secs du désert.

Le nom même de l'entreprise constituée pour bâtir cette ville - la "Société des Oasis" - ainsi que la manière dont on désigne ce projet - l'Oasis d'Héliopolis - sont évocateurs à plus d'un titre, car ils sous-entendent, bien sûr, que cette ville est voulue

5 J'emploierai ici indifféremment le nom de *Heliopolis Oasis Company* et celui de "Société des Oasis" qui est utilisé dans les articles de la presse francophone cairote de l'époque.

6 R. Ilbert, *Héliopolis...*, op. cit., p. 13.

7 Je me réfère ici aux multiples réglementations d'ordre urbanistique ou architectural émises par la Société des Oasis elle-même et que toute nouvelle construction doit respecter.

8 Ch. Trébos, "Au Luna Park", *La Bourse Égyptienne*, quotidien égyptien francophone, Le Caire, 19 juin 1911, p. 1.

9 Empain en obtient la concession pour transformer celle-ci en "métro", ligne de chemin de fer électrique rapide qui fut mis en service pour relier Héliopolis au Caire en une dizaine de minutes. Précisons qu'Edouard Empain est également le constructeur de la première ligne du Métropolitain parisien.

comme un îlot de verdure au milieu de désert mais également un havre de paix isolé de la ville bruyante et polluée du Caire.

Si le projet de création d'Héliopolis peut évoquer la "cité-jardin" et fut certainement influencé par les écrits de Ebenezer Howard¹⁰, il ne peut toutefois pas être qualifié comme tel car il s'en différencie au moins sur deux points essentiels. D'une part, il n'y est pas prévu d'entreprises ou d'industries susceptibles d'employer la majeure partie de ses habitants alors qu'Howard estimait nécessaire, tant pour des raisons de qualité de vie que de réduction des coûts liés au transport, que chaque habitant de la cité-jardin puisse travailler sur place. D'autre part, parce que cette ville est édiflée à des fins spéculatives alors que les ressources générées par la cité-jardin doivent, toujours selon le projet d'Howard, être réinjectées au bénéfice de l'ensemble de la communauté qui s'y est établie.

Le cas d'Héliopolis, lui, relève plutôt d'une "grande affaire commerciale"¹¹, la ville devenant elle-même une marchandise dont son promoteur entend tirer profit.

A cette fin, cette ville est mise en valeur par le biais de publicités et d'articles de presse de commande, dont l'exemple le plus flagrant est celui publié en décembre 1911 dans le quotidien *La Bourse Égyptienne*. L'auteur y dénigre systématiquement la ville d'eau de Héliopolis, située au sud du Caire et exploitée par un groupe d'entrepreneurs concurrent d'Empain, en la comparant à Héliopolis : "Tous les touristes qui font un séjour à Héliopolis ne sont pas des malades. Sans doute cette ville n'aura jamais le cachet joyeux d'Héliopolis ; mais il n'est pas nécessaire d'en accentuer la signification thérapeutique et pathologique. (...) Héliopolis, on y va pour chercher l'air, le grand espace, les distractions. C'est la cité tumultueuse, la cité de la joie. Héliopolis, c'est la cité bourgeoise et paisible."¹²

Bien que l'idée de création d'Héliopolis ne date que de 1905 et qu'une grave crise immobilière et financière secoue le pays à partir de 1907, la Société des Oasis arrive à donner rapidement forme à son projet de ville en bâtissant elle-même la majeure partie de ses édifices. Ainsi, dès 1912, on y trouve deux hôtels, dont le "plus grand palace du monde", l'*Héliopolis Palace Hotel*, plus de deux cents immeubles avec de nombreux commerces en rez-de-chaussée, une centaine de petits immeubles d'appartements et des villas, quelques palais (dont ceux du baron et de Boghos pacha), cinq écoles, de nombreux lieux de culte, un *Sporting club* (avec golf de 18 trous sur sable, des terrains de polo, de cricket et de tennis ainsi que deux piscines), un hippodrome, un casino, un

¹⁰ *Garden Cities of tomorrow* est publié pour la première fois en 1898 et traduit en français dès 1902, sous le titre de *Villes-Jardins de demain* (réédité sous le titre *Les cités-jardins de demain*, Dunod, Paris, 1969). Sur la comparaison entre Héliopolis et la cité-jardin de Howard, voir R. Ilbert, *Héliopolis....*, op. cit., pp. 76-79.

¹¹ L. Mumford, *La cité à travers l'histoire*, Seuil, Paris, 1964 (*The city in history*, 1961), p. 535.

¹² H. Kastner, "Du Caire à Héliopolis", *La Bourse Égyptienne*, Le Caire, 18 décembre 1911, pp. 1-2.

Luna Park (parc d'attractions), un stade et même un aérodrome... Tous ces édifices et installations sont bien sûr reliés entre eux par des kilomètres de rues asphaltées et encadrées de larges trottoirs plantés d'arbres, de lignes de tramways, ainsi que par des réseaux électriques, d'adduction d'eau et d'égouts.

Il semble peu contestable que le projet d'Héliopolis vise principalement les classes aisées et il suffit, s'il fallait s'en convaincre, de relever le genre d'équipements de loisirs que je viens de citer et qui y sont bâtis en priorité. Ainsi, "les amateurs du Golf trouveront les *links* de l'*Heliopolis Sporting Club* en parfait état et un professeur de Golf sera mis à leur disposition. Quant aux joueurs de tennis, ils retrouveront les courts au milieu des délicieux jardins que l'on sait (...) et quant à ceux qui préféreront goûter sur place le charme du séjour au Palace, ils auront pour reposer leurs yeux des jardins verdoyants semés de buissons fleuris comme on n'en voit qu'à Monte-Carlo. Et si l'on ajoute à toutes ces attractions la satisfaction délicate de l'estomac due à une cuisine des plus soignées, il n'y aura rien d'exagéré à dire qu'il est difficile de trouver en Égypte un endroit plus plaisant et plus confortable que le Palace Hotel d'Héliopolis"¹³, qui est "journallement à l'heure du Thé le rendez-vous du monde élégant du Caire. Rien d'aussi agréable après avoir respiré dans la ville nouvelle un air pur et vivifiant qu'un repos de quelques instants dans le superbe Hall du Palace Hotel"¹⁴ ou d'aller se distraire au *Luna Park*, "meilleur établissement de plaisir d'Égypte"¹⁵, construit pour attirer "tout ce que le Caire compte de chic"¹⁶ à Héliopolis.

Face à ce "monde élégant" qui constitue la "cible" principale de la Société des Oasis, les populations à faibles revenus ne sont pourtant pas absentes et il serait faux de dire que rien n'est prévu pour elles à Héliopolis.

Une ville pour tous ?

Ainsi, "la Société des Oasis d'Héliopolis a si bien compris cette nécessité de l'habitation économique qu'elle en a créé pour ainsi dire le type dans la ville nouvelle. (...) Les ouvriers indigènes de la Société y trouvent des maisons à raison de 30 P.T. par mois, et l'on ne peut se faire une idée de ce genre d'habitation, parfaitement approprié aux habitudes indigènes, qu'en constatant que 72 de ces maisons sont occupées. Il existe en outre d'autres logements un peu plus spacieux à raison de P.T. 50 et 80 par mois. (...) Indépendamment de ce type de logements, la Société des Oasis possède des maisons ou

¹³ "Heliopolis Palace Hotel", brève non signée, *La Bourse Egyptienne*, Le Caire, 28 novembre 1911, p 3.

¹⁴ *Ibid.*, p 3

¹⁵ C. Trébos, "Au Luna Park", *La Bourse Egyptienne*, Le Caire, 7 juin 1911, p. 3.

¹⁶ "L'inauguration du Luna Park d'Héliopolis", article non signé, *La Bourse Egyptienne*, Le Caire, 17 juin 1911, p. 3.

des villas, plus spécialement aménagées pour les petits employés ou ouvriers de métier et dont la location ne dépasse pas L.E. 2 par mois. Ce genre d'habitation a rencontré auprès de la classe moyenne de la population une faveur toute particulière, car déjà 44 de ces maisons sont occupées et chaque jour d'autres se terminent, prêtes à recevoir des locataires. (...) Il est donc logique de déduire de ces chiffres leur éloquence et leurs enseignements : l'habitation économique, le logement à bon marché se trouvent ainsi créés aux portes mêmes de la capitale"¹⁷.

La *Héliopolis Oasis Company* se charge donc elle-même de loger ces populations modestes mais cette bienveillance pour les "ouvriers indigènes" et "petits employés" n'est pas qu'altruisme car, comme le remarque l'historien E. J. Hobsbawm à propos des villes du XIX^{ème} siècle, si "personne ne se réjouissait de la présence des pauvres qui constituaient la majeure partie de la population citadine (...), chacun en reconnaissait le regrettable nécessité"¹⁸. Cela peut s'expliquer ainsi :

- La Société des Oasis doit pouvoir disposer sur place de suffisamment d'ouvriers et d'employés pour bâtir l'ensemble des rues, des bâtiments et des équipements nécessaires à son projet, puis les faire fonctionner et les entretenir. Il en est de même des classes aisées qui s'installeront à Héliopolis et qui attendent d'une "ville moderne" un certain confort et donc du personnel apte à assurer leur service.

- La crise économique de 1907 contraindra la Société des Oasis à revoir ses projets initiaux, la vente des terrains à bâtir ne se faisant pas au rythme prévu. Une des solutions trouvées pour maintenir le rythme de croissance de la ville sera de favoriser, dès 1908, l'installation de fonctionnaires du gouvernement égyptien en accord avec ce dernier. Un vaste programme de construction de logements économiques sera par ailleurs spécialement lancé pour ces derniers en 1921¹⁹.

- La location en nombre de logements sociaux peut être une entreprise rentable, parfois même plus profitable que celle de logements pour catégories aisées²⁰.

- Enfin, se préoccuper du logement des plus démunis permet de faire valoir sous un jour plus philanthropique l'ensemble du projet, comme en témoigne l'article précédemment cité.

Des habitants de condition modeste, il y en aura donc à Héliopolis dès la pose de la première pierre - ne serait-ce que pour la poser - mais, on s'en doute, pas dans n'importe quelles conditions :

¹⁷ XX. , "Les habitations économiques en Égypte", *La Bourse Égyptienne*, Le Caire, 30 janvier 1912, p. 1.

¹⁸ E. J. Hobsbawm, *L'ère du capital*, Fayard, Paris, 1978, p. 289 (*The Age of Capital - 1848-1875*, Weidenfeld and Nicolson, Londres, 1975).

¹⁹ R. Ilbert, *Héliopolis...., op. cit.*, p. 17-22 et 119.

²⁰ Voir à ce propos C. Topalov, *Le logement en France, Histoire d'une marchandise impossible*, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, 1987.

"Du petit au grand, du plus pauvre au plus riche, chacun peut y chercher asile. Les uns, de goût et de ressources modestes, y trouvent le domicile rêvé, sain, aéré, hygiénique que peuvent leur procurer leur parcimonieuse épargne, fortune ou mensualité laborieuse. La pauvreté même y peut aspirer, assurée de la salubrité nécessaire, de la propreté, de l'hygiène, car l'eau, les égouts leur en donnent des garanties. Les autres plus fortunés, plus aisés, les riches aussi peuvent s'y offrir le luxe du confortable, de la demeure spacieuse, de la villa architecturale et du jardinet qui l'entoure. Ils peuvent y faire scintiller de nuit l'électricité qu'on leur canalise à leur gré dans la ville (...). En philanthrope, en homme pour qui l'humanité est le plus respectable des principes et le plus élémentaire des devoirs sociaux, je dois avouer que mon admiration des pionniers d'Héliopolis est plus grande et plus enthousiaste encore pour leurs généreuses pensées. Car ils ont résolu le plus humain des problèmes sociaux en mettant l'hygiène, le confort, l'agrément, les ressources les plus utilitaires de la vie à la portée de tous : pauvres, bourgeois et riches"²¹.

Si ce texte confirme la cohabitation de ces différentes catégories de population à Héliopolis, celle-ci ne s'effectue pas identiquement pour tous. C'est du moins ce que sous-entendent quelques liaisons peu innocentes : hygiène avec pauvres, confort avec bourgeois et agrément avec riches. Héliopolis doit donc apporter à ces derniers "le luxe du confortable" et "l'électricité qu'on²² leur canalise à leur gré" ; les pauvres, quant à eux, irrémédiablement de "goût modeste", devront se contenter du seul droit (devoir ?) de se tenir proprement qui leur est généreusement accordé par les "pionniers d'Héliopolis".

Ainsi, et pour reprendre la dernière phrase de l'article précédemment cité, si "Héliopolis est bien la ville digne de son nom"²³ et que "le soleil y luit pour tout le monde", c'est peut-être justement parce qu'il est la seule et unique chose qui ne peut pas s'y monnayer.

L'espace, outil de divisions

L'intérêt essentiel de la maîtrise de l'espace est qu'elle autorise le contrôle de la répartition sociale : les distinctions sociales ne s'inscrivent plus seulement dans de simples différenciations d'ordre architectural (du palais à l'habitation économique) mais aussi d'ordre spatial, à l'échelle de la ville, en un habile continuum qui va du cotoyable à

²¹ Socius, "Cité de rêve, ville idéale", *La Bourse Égyptienne*, Le Caire, 15 novembre 1911, p. 1.

²² Ce "on" ne renvoie-t-il pas justement à ceux qui travaillent sous les ordres de la Société des Oasis pour assurer le bon fonctionnement de la ville nouvelle et qui habitent les "logements économiques"...

²³ Le nom choisi par Edouard Empain - Héliopolis - renvoie à la fois à la cité (*polis*) du soleil (*hêlios*) et aux ruines situées non loin de là de la cité d'Héliopolis qui fut, dans l'Antiquité, un grand centre religieux consacré aux cultes d'Aton et de Rê, dieu du soleil... Ce toponyme n'est toutefois plus d'actualité pour les Égyptiens puisqu'ils nomment depuis bien longtemps Héliopolis *Misr al-Gadîda* (le nouveau Caire).

l'indésirable (mais néanmoins indispensable) et, donc, du plus riche au plus pauvre. Si ces jeux de positions dans la ville sont communs, explicites et déjà bien connus dans le cas d'Héliopolis²⁴, on retiendra néanmoins les points suivants :

- Les "logements sociaux" cités dans les articles précédents ne risquent aucunement de ternir la vue des classes les plus aisées qui jouissent de leurs "demeures spacieuses" ou de leurs "villas architecturales", le "quartier arabe" étant soigneusement dissimulé par une zone tampon, succession d'immeubles, de petits immeubles ou de modestes villas pour les groupes sociaux intermédiaires.

- Ce quartier, dit aussi "indigène", est celui qui est le moins bien desservi par les transports avec une seule ligne de tramways qui y pénètre et s'arrête au niveau de la mosquée.

- La situation même de ce quartier fait qu'il n'est jamais nécessaire de le traverser pour tout habitant de la "partie noble" de la ville, ni pour se rendre au Caire, ni pour rejoindre les différents "équipements" qu'Héliopolis lui offre.

A l'opposition entre riches et pauvres s'ajoute néanmoins celle entre musulmans et non-musulmans, ces deux critères de différenciation se rejoignant. En effet, à quelques exceptions près, la majorité des plus pauvres est "indigène" - manière impudique de ne pas désigner les musulmans - et les plus riches sont chrétiens, sinon juifs ou musulmans "occidentalisés" et, par là-même, "fréquentables". De fait, la ségrégation socio-spatiale relevée plus haut masque une ségrégation religieuse et même raciale puisque ces "populations arabes" sont essentiellement musulmanes²⁵.

L'écriture dans l'espace de cette différence, comme pour mieux s'affirmer, se retrouve inévitablement en d'autres registres et, plus particulièrement, en celui du symbolique avec un système de hiérarchisation des religions qui passe, entre autres, par celle des lieux de culte, la Société des Oasis - et donc Empain - décidant de leurs emplacements, tailles et nombres respectifs puisque c'est elle qui fait don à chaque communauté des terrains nécessaires à leurs édifications.

Edouard Empain étant lui-même catholique, on ne s'étonnera pas de la position centrale de la basilique d'Héliopolis, en plein cœur de la partie noble de la ville et au centre d'une gigantesque place, carrefour de ses deux plus larges avenues qui partent perpendiculairement, l'une vers le Sud-Ouest en direction des pyramides, l'autre vers le Sud-Est, vers le palais du Baron qui domine la ville du haut d'un remblai artificiel... Cette basilique est également cathédrale, Empain ayant obtenu de Rome l'établissement de l'évêché du Caire à Héliopolis contre, il est vrai, le don des terrains et constructions nécessaires à cette installation.

24 R. Ilbert, *Héliopolis...*, *op. cit.*, pp. 115-128.

25 Cette "ségrégation raciale" n'est toutefois ni encadrée juridiquement, ni systématique. Elle ne peut donc pas être assimilée à un "apartheid urbain", tel que Janet L. Abu-Lughod le définit dans le cas de la ville de Rabat (*Rabat. Urban Apartheid in Morocco*, Princeton University Press Book, Princeton, 1980).

De l'ensemble des lieux de culte, la Société des Oasis joue également de leur nombre (plusieurs églises et temples pour une seule mosquée durant les premières années), de distinctions de taille (la basilique étant la plus grande et la plus dégagée, les églises, temples et synagogues plus modestes tandis que le minaret de la mosquée dépasse à peine les petits immeubles qui l'entourent) et de différences d'environnement (la place de la basilique étant entièrement conçue pour mettre en valeur ce "monument").

Mieux, ce jeu de différences d'échelle et d'effets de perspective fait qu'un observateur qui déambule non loin de la mosquée de la rue San Stefano voit une basilique plus imposante que celle-ci, située pourtant plus près de lui, tandis qu'un autre, placé près de la basilique et regardant en direction du "quartier indigène", ne peut même pas apercevoir la mosquée, cette dernière n'étant pas située dans l'axe de la rue, cachée par des immeubles suffisamment hauts pour la rendre invisible. Ainsi, la vue des fidèles allant à la messe dominicale ne risque pas d'être offensée par celle d'un lieu de culte musulman... En revanche, tout musulman quittant son domicile pour se rendre à la mosquée ne peut éviter ce que la "partie noble" d'Héliopolis lui donne à voir, l'imposante basilique catholique, comme pour mieux lui faire comprendre qui domine qui au sein de cette ville.

Les risques du choix d'un architecte atypique

L'auteur de cette basilique au poids si symbolique n'est autre qu'Alexandre Marcel²⁶ qui, né à Paris en 1860, fait ses études d'architecture à l'Ecole des Beaux-Arts dans l'atelier de Jules André où il fréquente également les leçons de Victor Laloux. Comme nombre de ses confrères, il suit la mode orientaliste et pratique le voyage, alimentant ainsi sa propre boîte en "outils architecturaux" auxquels il fera appel pour ses propres réalisations. Il faut toutefois distinguer Alexandre Marcel de nombre d'architectes orientalistes, car ne se satisfaisant pas d'importer en France des formes orientales ou d'exporter en Orient des formes occidentales, il joue, non sans humour et sans habileté, de délocalisations croisées, de mélanges et de détournements de styles.

Marcel se fait ainsi connaître du grand public en 1896 en dessinant la "Salle des fêtes" de la rue de Babylone à Paris, transformée en cinéma d'avant-garde dans les années trente et plus connue aujourd'hui sous le nom de "La Pagode". Il faut toutefois attendre l'Exposition Universelle de 1900 pour le voir confirmer son art de la mise en scène architecturale en y présentant, entre autres, le pavillon du Cambodge, réplique d'un temple Khmer, et le Panorama du Tour du Monde, une construction éclectique réalisée pour le compte de la Compagnie des Messageries Maritimes. Cet édifice devant illustrer les itinéraires des paquebots de la ligne France/Extrême Orient, Marcel y

²⁶ Sur Marcel, voir C. Robin et B. Jeannel, *Architectures et interfaces culturelles, fin du XIX^{ème} siècle : Alexandre Marcel 1860-1928*, LAA, Ecole d'Architecture de Paris La Villette, Paris, 1991.

mélange et détourne les styles architecturaux de toutes origines, avec ses quatre tours d'angle - respectivement japonaise, portugaise, hindoue et arabe - et ses façades traitées à la chinoise, à l'indienne ou encore ses arcades mauresques...

Sans faire l'unanimité des critiques, Marcel est malgré tout très remarqué lors de cette exposition, notamment par le roi des Belges, Léopold II, qui lui commande alors une tour japonaise, identique à celle du Panorama, et une pagode chinoise, qui seront toutes deux construites dans le domaine royal de Laeken²⁷. Autre convaincu, le Maharadjah de Kapurthala lui demande de concevoir un immense palais néoclassique qui sera bâti aux Indes, entouré de jardins inspirés de ceux de Versailles, et voulu comme le "reflet de cet art français qu'il apprécie particulièrement"²⁸.

Proche de Léopold II, le baron Empain fait également appel à Alexandre Marcel pour construire une partie des principaux édifices de la ville d'Héliopolis, dont son propre palais, les palais du sultan Hussein et de Boghos Nubar pacha, la décoration intérieure de l'Héliopolis Palace Hotel²⁹, certains bâtiments du *Luna Park*³⁰, plusieurs villas et, bien sûr, la basilique.

Outre l'étonnant palais du Baron, une "réplique" de temple khmer en béton armé qui reprend des formes déjà testées sur le Panorama du Tour du Monde et plaquées sur des plans européens, c'est cette basilique qui est certainement la réalisation la plus emblématique d'Alexandre Marcel à Héliopolis. Comparée à ses autres œuvres, elle manque pourtant d'originalité et, si Marcel s'est effectivement inspiré de Sainte Sophie de Constantinople³¹, le résultat donne un édifice bien lourd, ce qui semble étonnant de la part d'un tel expert en détournement de formes. La finesse serait-elle donc ailleurs ?

Les limites des desseins du baron

Le pieux Edouard Empain sut si bien faire bâtir Héliopolis telle qu'il la rêvait qu'il put, à son décès, être inhumé dans "sa" crypte placée sous le chœur de "sa" basilique-cathédrale-catholique-romaine bâtie en plein cœur de "sa" ville. *A contrario*, le cas

27 Sur le Panorama du Tour du Monde et les réalisations de Marcel à Laeken, voir C. Kozyreff, "La Tour Japonaise de Laeken", *Bulletin des Musées Royaux d'Art et d'Histoire*, Bruxelles, 1983, Tome 54, Fascicule 2, pp. 43-69.

28 P. Larcher, "Le palais de Kapurthala", *Fermes et châteaux*, 1er décembre 1909 (cité par C. Robin)

29 C'est Ernest Jaspar qui est l'auteur du Palace, contrairement aux affirmations de Marcel lui-même dans une lettre qu'il adresse à la Direction du Bulletin de la Société des Architectes Diplômés par le Gouvernement, datée du 6 décembre 1926 (Archives personnelles de Monsieur Xavier Marcel. Je remercie M. Bernard Richard, ancien directeur du Centre Culturel Français du Caire, de m'avoir fourni une copie de cette lettre).

30 Lettre de Alexandre Marcel à Georges-Louis Claude, datée du 19 décembre 1910 (Archives personnelles de Madame Louise Claude, la copie de cette lettre nous a également été communiquée par M. Bernard Richard).

31 R. Ilbert, *Héliopolis...*, op. cit., p. 92.

singulier de cette basilique peut être justement pris ici comme le symbole d'un rêve illusoire d'Empain, de ce chimérique espoir qu'il puisse un jour maîtriser de manière absolue "sa" ville et, *a fortiori*, ses habitants.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de parler de deux grands immeubles qui ferment la place de la basilique, du côté opposé de l'avenue des Pyramides. D'un type très courant à Héliopolis, ils se distinguent toutefois par le fait qu'ils sont tous deux affublés d'un minaret, chose étonnante et même incongrue sur des édifices qui n'ont absolument rien de religieux dans un pays à forte majorité musulmane, d'autant plus que ces minarets sont plus hauts que celui de la "vraie" mosquée de la rue San Stefano. Ces minarets seraient-ils de simples éléments de décors, de la même manière que toutes ces coupoles et arcades qui ornent la production architecturale héliopolitaine ? Ou alors l'auteur de ces bâtiments aurait-il voulu, très maladroitement, marquer de ces minarets le passage de la "ville européenne" à celui des "quartiers indigènes", limite fortement spatialisée, comme nous l'avons vu précédemment ? Ces explications ne sont évidemment pas satisfaisantes, d'autant plus qu'aucun autre bâtiment de ce type à Héliopolis ne porte de tels symboles religieux. De plus, ces derniers paraissent en parfait désaccord et en toute disproportion avec les édifices qui les portent.

Ce geste architectural n'est pourtant pas forcément une maladresse ni une provocation délibérée contre la population de confession musulmane ; bien au contraire, à condition de le considérer comme un acte qui ne se joue plus à l'échelle architecturale mais à l'échelle urbaine. La proximité de ces minarets et de la basilique ainsi que leurs positionnements respectifs dans la ville n'apparaissent alors plus du tout fortuits et ce changement d'échelle permet de mieux comprendre l'œuvre de Marcel, s'il en est l'auteur³².

Manipulant déjà des éléments ornementaux de tous styles dans sa création architecturale, Alexandre Marcel a bien pu manipuler les bâtiments eux-mêmes à l'échelle de cette ville, prenant la liberté de faire une petite plaisanterie au pieux baron Empain en lui transformant quelque peu sa basilique. Le travail serait fort habile puisque le Baron lui-même, du haut de la terrasse de son palais, ne peut qu'admirer la basilique de ses rêves. Alexandre Marcel, en revanche, depuis le balcon de sa chambre de l'*Héliopolis Palace Hotel*, a peut-être voulu y voir tout autre chose puisque, de là, les minarets judicieusement placés encadrent parfaitement la basilique pour en faire une mosquée ottomane ! Le choix de Sainte Sophie comme source d'inspiration s'expliquerait alors, cette somptueuse église de Justinien ayant été ultérieurement transformée en mosquée par les Turcs et affublée de plusieurs minarets³³...

32 N'ayant pas aujourd'hui la preuve que c'est effectivement Alexandre Marcel qui a construit ces deux immeubles à minarets, je dois préciser que je n'avance là qu'une hypothèse que seuls de nombreux indices corroborent.

33 Suite à la révolution de 1952 et à la prise du pouvoir par Gamal Abdel Nasser, les biens de la

Une ville idéale, certes, mais exclusivement pour certains...

Ce qui caractérise l'exemple d'Héliopolis, ce n'est pas tant cette expression spatiale et symbolique d'une ségrégation sociale, confessionnelle et/ou raciale puisqu'on retrouve aussi diversement et à divers degrés ce genre de discrimination entre groupes sociaux dans toutes villes partout ailleurs.

Ce qui la distingue, ce serait plutôt le fait que l'ensemble des éléments qui construisent et alimentent cette ségrégation sont mis en place sans antécédents locaux (il n'y avait là que du désert : il ne s'agit donc pas d'une traduction spatiale d'une ségrégation préexistante mais de son écriture), sur une durée extrêmement courte (une poignée d'années face à des villes parfois plusieurs fois centenaires) et du fait d'un seul et même groupe privé d'acteurs qui n'en sont finalement qu'un, Edouard Empain.

Là réside l'un des mythes d'Héliopolis, le baron n'a probablement jamais voulu bâtir ce qu'il revendiquait de faire, une "cité moderne et féerique"³⁴ pour tous. Si l'innovation n'est pas là où elle est annoncée, l'intelligence et l'habileté d'Empain n'en sont pas moins réelles, mises au service de cette édification, techniquement quasi-parfaite, d'un système spatial et symbolique qui impose - au moins localement - la suprématie d'une minorité, la sienne.

Nous sommes bien loin de la cité-jardin d'Howard et la tentation est grande de comparer Héliopolis à ces *gated communities* qui prolifèrent aujourd'hui en Amérique du Nord, au Brésil et partout ailleurs où des populations aisées tentent de s'isoler entre elles. Physiques à Waterford Crest³⁵, les "barrières" sont certes plus symboliques à Héliopolis mais pas moins réelles, comme en témoigne ce "glacis protecteur"³⁶ qui sépare les "quartiers indigène" de la "partie noble" de la ville, s'inscrivant dans une "stratégie sociospatiale délibérée"³⁷.

Si l'exemple d'Héliopolis se vend aussi bien aujourd'hui, c'est peut-être justement parce qu'il est parodie de ville idéale, mise en scène au seul profit d'une communauté

Société des Oasis sont nationalisés. Héliopolis, ou plutôt Misr al-Gadīda, reste néanmoins autonome, administrativement parlant, du reste de la ville du Caire. Ceux qui prennent en charge la ville du baron Empain, majoritairement musulmans, laisseront alors à la basilique son caractère catholique et ils ne tenteront pas de la fermer ou de la transformer en un lieu de culte musulman. Les deux minarets qui pouvaient donner à la basilique l'apparence d'une mosquée lui seront involontairement retirés, tronqués à cause des risques d'éboulement qu'ils présentent à la suite du tremblement de terre d'octobre 1992. Finalement, le baron Edouard Empain peut reposer en paix...

34 Socius, "Cité de rêve, ville idéale", *op. cit.*, p. 1.

35 A propos de Waterford Crest et des *gated communities*, voir R. Lopez, "Un nouvel apartheid social. Hautes murailles pour villes de riches", *Le Monde Diplomatique*, mars 1996, pp. 1 et 12.

36 M. Davis, *City of Quartz. Los Angeles, capitale du futur*, Paris, La Découverte, 1997, p. 209 (*City of Quartz, Excavating the Future in Los Angeles*, Londres, Verso, 1990).

37 *Ibid.*

particulière, celle qui peut l'acheter. Ce qu'Empain vendait à Héliopolis et ce que veulent vendre aujourd'hui ceux qui s'en prévalent, c'est avant tout l'assurance d'être entresoï, mais pourvu de tous les comforts que l'on est en droit d'exiger dès lors que l'on en a les moyens.

Un épilogue ?

Fin 1998, le petit-fils du baron, Edouard-Jean Empain, annonce son intention de bâtir une nouvelle Héliopolis, sur la route qui mène du Caire à Suez : "Nous voulons créer une ville où on a vraiment plaisir à habiter, avec une véritable qualité de vie. Il s'agit de transformer le désert en verdure. Une ceinture verte entourera la ville. Je veux créer un endroit qui ait une âme. Pour moi, il ne s'agit pas seulement de gagner de l'argent, mais de créer une ville dans le désert, comme celle de mon grand-père. Je suis prêt à abandonner mes activités pour y vivre et même à y être enterré."³⁸

38 "Je veux créer une ville qui ait une âme", art. cit., *Al-Ahram Hebdo*, 7-13 octobre 1998, p. 30.